

Prix Don Quichotte

concours de la nouvelle francophone

LAUREATS
2015

THEME
"SAMEDI SOIR"



Dans la bauge
Corinne Valton

PRIX SPECIAL DU JURY



Corinne Valton

PRIX SPECIAL DU JURY

Mon parcours d'écriture ? À l'école, j'avais un vice : j'adorais les dictées (les vraies, pas les préparées !) Pour la gamine que j'étais alors, faire une dictée c'était chercher comment a écrit l'auteur ; c'était imiter l'écrivain, trouver la piste au trésor, le mot juste.

Forcément, j'ai glissé ensuite, à fond et sans me retourner, sur la pente des littéraires. J'ai avalé les histoires des autres, vécu comme une obésité de lecture.

Des phrases, venues de nulle part, ont commencé à se manifester, à s'imposer. J'ai ouvert les vannes et, depuis quelques années, j'essaie de nager, sans trop patauger.

Des concours, pour voir, des prix. Banal, quoi !



DANS LA BAUGE

Dos calé au mur, je m'assois, à même la boue. La nuit scintille, dégagée. J'ai marché autour de la maison, créant un chemin de ronde, une patouille glissante. Les chiens, l'un couché en travers de la porte Ouest, l'autre de la porte Est, tous les deux alarmes et barrières bloquantes, ont observé mes va-et-vient. Ils n'ont jamais aboyé. Mon attitude les inquiète, mais ils ne bougent pas.

Je fume. Demain dimanche, il y aura un mois que la saison de chasse aura débuté. Une battue a été organisée dans la forêt, en face, pendant la journée. Chaque week-end, jusqu'en février, les meutes japperont, des hommes et des femmes crieront, joueront de la trompe, tueront comme rateront leurs cibles.

Assise à veiller la nuit, je songe aux samedis soir des sangliers. Y a-t-il conciliabule, conseil de guerre ? La laie meneuse compte-t-elle les absents, répertorie-t-elle les pertes ? La bête dont l'imprudence, ou la bêtise, ou l'odeur trop anisée a fait repérer la compagnie est-elle bannie, condamnée à mort ? Les mères échafaudent-elles leurs propres plans pour échapper avec leur filiation à la traque prochaine ? Les laies ont-elles déjà fui la forêt, les vieux solitaires pour escorte ?

Les fesses dans la boue froide, je médite sur la possible inquiétude des sangliers le samedi soir, sur l'alerte permanente à laquelle sont soumises les mères protectrices pendant la saison de chasse, sur tout ce qu'il convient de prévoir, d'envisager, tout ce à quoi il faut remédier pour éviter le carnage.

On est samedi, il est vingt-trois heures et je surveille. Nul chasseur, trappeur, braconnier n'approchera de ma bauge, de mes petites.

La Bauge : personne n'appelle autrement ma maison et celle de mes filles. Ça remonte à longtemps, au trisaïeul, le bâtisseur absurde. Il construit là où nul n'aurait jamais pensé à le faire. Sur le terrain qu'il choisit alors, en toute saison l'eau sourdait, venue on ne savait d'où. On lui avait prédit les fissures, l'humidité, l'affaissement. Il avait bâti sa ferme, muet entêté, s'y était installé avec femme et enfants.

Cent-soixante ans plus tard, la Bauge tient encore, insensible à la boue qui l'entourne. L'hiver, pour traverser la cour jusqu'à la route, je trace un chemin de planches, desquelles il ne vaut mieux pas glisser si l'on ne veut pas sacrifier une chaussure, s'enliser en chaussettes.

La particularité salissante de La Bauge a ceci d'avantageux qu'elle éloigne les envahisseurs, raseurs et vendeurs. On ne vient pas m'emmerder puisque par nature je me revendique déjà souillée : je suis la sanglière, un néologisme femelle. Si je me définissais comme la laie commune dans sa bauge, je me considérerais de fait plus moche qu'il n'est besoin. Je préfère, à la laideur inhérente à la laie, le sang, le [g], le [r] de la sanglière, parce que ça sonne boum, me façonne une



mâchoire carrée avec des dents poussées hors les lèvres et qui fendraient ventres, cuisses, intérieurs de braguettes.

Je défends mes petites.

Sa rentrée en première effectuée, mon aînée, bouche peinte, a demandé « Je pourrai sortir en boîte, le samedi soir ? »

Ladite boîte a ouvert cet été, à dix-huit kilomètres de la Bauge. Pour s'y rendre, il faut se véhiculer sur la départementale la plus meurtrière de la région : Macadam cercueil. Des silhouettes noires découpées, crucifiées le long des haies, sont des ombres qui essaient, cernées de bouquets, photos délavées, croix, peluches. La présence nouvelle de l'usine à danser-coïter a déjà enfanté d'une morte, d'un tétraplégique, d'un coma et de deux miraculées.

J'ai répondu non à mon aînée. J'ai argumenté tel quel :

- 1) je ne conduis pas et ne pourrai donc ni te déposer là-bas, ni te ramener à la Bauge.
- 2) ma confiance en ceux et celles qui auraient l'amabilité de me remplacer en tant que chauffeur et de t'installer comme un coussin accueillant dans leurs voitures trop neuves frise le zéro parfait.
- 3) je doute de l'hospitalité nocturne de Macadam cercueil. Ses rets sont tendus entre les fûts des chênes et platanes, les écorces craquent la semaine durant... ne les entends-tu pas, ma fille idiote ? La route happe la viande tendre puis la recrache en bidoche prédigérée. Or toi aussi, tu es chair neuve. Un pain de vie à sacrifier.
- 4) Quant à ma confiance en toi et tes seins ballottés sans pudeur ni élégance, elle ne se mesure plus car trop basse, impalpable.

Linda déteste quand j'argumente en quatre points non réfutables. Ils sont les temples cardinaux de mon règne dans la Bauge. Ma fille aînée fomenté une révolte contre l'absolutisme maternel. Ce doit être par mimétisme envers les révolutionnaires des Lumières qu'elle se balade sans culotte sous ses jeans.

Depuis septembre, dès le mardi soir, Linda survole la zone de combat, prend ses repères. Elle raconte, sans hausser le ton, généralement pendant le dîner, l'aller-retour peinard de ses amies entre la boîte et leurs maisons respectives le samedi précédent. Elles sont revenues vivantes et entières, membres et strings compris, pas d'accidents, ni pièges. Linda conclut sa reconnaissance du terrain par un soupir « Fait chier, trop la honte, je suis la seule qui ne sort pas, le samedi soir ! »

Du mercredi au vendredi, le conflit va crescendo dans la Bauge. Au fur et à mesure que mes refus s'entassent façon barricade, les reproches hurlés de Linda



crépitent. Son artillerie répartit ses tirs en quatre salves. La première examine, pèse puis balance la vie sociale présente et à venir de mon aînée, gâchée par mon indignité. La seconde embraye sur l'existence misérable que nous menons dans un taudis boueux dont pas un pèlerin n'ose franchir la porte, effrayé par la mère-sentinelle mimant Sarah Connor deuxième version. La troisième salve brandit la menace d'une fugue imminente et la quatrième braille que Linda est une fille libre et que samedi soir elle ira danser avec ses ami/es.

Durant l'attaque, Cléo, mon indéfectible alliée et fille benjamine, lance de petites piques sur sa sœur, si douloureuses, que l'aînée, inapte à la répartie cloueuse de bec, vacille un temps. Répit pendant lequel je refrène puis contrôle le besoin de matraquer la tête de Linda, de lui faire sauter les dents, quenottes qui sourient de travers faute d'orthodontie maltraitance qui figure en bonne place sur la liste des griefs anti-sanglière, anti-Bauge.

Je crains de ne plus supporter ma fille première.

Je crains de moins l'aimer.

Alors pourquoi la garder malgré elle de l'éventuel carambolage du samedi soir ? Parce que je déteste perdre ce qui m'appartient. Parce que je refuse de céder un pouce de terrain à l'une de mes marcassines.

Je suis la sanglière unique, la meneuse.

Je suis celle qui protège.

Linda ne possède pas la vivacité d'esprit de Cléo, ni son ironie, mais je ne mésestime pas sa ruse, alimentée par le vice qui transpire d'elle, des aisselles aux pieds. Mon aînée ne marche pas : elle chevauche un gigantesque entrejambe. Elle ne mange pas : elle suce, mordille, pompe. Linda, depuis ses onze ans, arbore le maintien cambré d'une racoleuse. Lorsque je la regarde, l'échec de mon éducation me fait honte, tout autant que Linda souhaite que la terre s'ouvre sous les crampons de mes chaussures de mec dès que j'apparais dans le voisinage de ses amitiés électives.

Je ne sous-estime pas les alliances de Linda, à savoir celles passées avec ses coreligionnaires masculins, avides de la basculer sur la banquette de leurs Polo allemandes absolument identiques. Mon rôle de sanglière ne consiste pas à cadénasser le pucelage de ma fille, ce vestige anachronique et chiffonné certainement déjà abandonné. Je verrouille uniquement la Bauge, mon territoire, un samedi soir. Linda dévirginisée au lycée, dans le bus, la forêt ou une chambre amicale, je m'en moque à ne plus pouvoir rire, mais Linda incarcérée, hachée dans la tôle blanche ou noire d'une Volkswagen TDI sur Macadam cercueil, son sang échappé, brouillon, coulant avec le sans-gêne d'une rivière en crue et faisant de moi, la mère-femelle, une amputée syllabique, juste une -lière sous la lune d'un samedi hilare, je ne le permettrai jamais.



Par deux fois déjà, ma fille a dépêché ses ambassadeurs sur la Bauge. Les chiens m'avaient prévenue : les ennemis violaient mon espace.

Campée devant la porte Est, j'ai attendu et regardé les mères des amies chères à Linda, avancer sur la sente de planches, leurs sourires blancs comme drapeaux. Leurs talons se tordaient, soucieux d'éviter la fange, son putride. J'ai écouté le discours préparé, piètre tentative d'armistice. Ces irréprochables se sont portées garantes de la sécurité de ma marcassine. Dans leurs voitures sécurisées, l'enfant danseuse ne risquerait rien. Dans la boîte non plus : en bons éclaireurs, elles en avaient fait le tour, liant connaissance plurielle avec les employés. Les mères avaient dansé aussi, et flirtouillé, gentilles.

Nous nous sommes toisées. La sanglière n'était pas autorisée à mettre en cause la vigilance des mères, ni à se prétendre l'ultime gardienne, la vestale du foyer des vierges. Mon mépris crachait que les vierges périssent par la faute d'ambassadeurs corrompus, les mêmes qui achètent à leurs enfants des voitures filant à tombeau ouvert, engins qui empestent la fleur de cimetière dès leurs portières claquées.

Ma dernière déclaration n'a pas eu l'heur d'agréeer aux pétasses-mères.

L'armistice a échoué. Linda et la sanglière se sont déclaré une guerre définitive.

Alors je suis entrée en poliorcétique, tenant le siège du samedi soir.

Méthodique, je suis d'abord montée vérifier dans le mirador installé par les chasseurs à l'arrière de la Bauge que, grimpée là-haut, je verrais sur la route en contrebas l'éventuel déferlement des chars conduits par les chevaliers de Linda, roulant à sa rescousse.

Lundi, très maman raisonnable, j'ai appelé le lycée pour signaler que ma fille aînée prévoyait de fuguer. Je la voulais confinée entre les briques de l'établissement de huit heures à dix-sept heures et conduite sous escorte discrète au bus scolaire. Accordé, madame !

Avec ma benjamine, nous avons fouillé les affaires de Linda. J'ai récupéré argent liquide, capotes, un portable inconnu. Grâce à Cléo, renarde des ordinateurs, j'ai lu sur son blog que sa sœur considère la sanglière comme une truie bonne à toutes les charcuteries. Bien. L'ordinateur familial a dès lors été éliminé de la Bauge, ainsi que le téléphone portable de Linda dès son retour du lycée. La confrontation a tourné au pugilat, mais à mon avantage : Linda se ratatinant sous mes poings et pleurant, venimeuse.

J'ai enterré ordinateur et portables dans le fumier attendant à la vieille écurie.

Les lignes de communication de Linda sont coupées.



Vendredi après-midi, les vêtements de Linda, ses chaussures, ses produits de beauté, maquillage et parfum ont été collectés par mes soins et dissimulés dans un sac poubelle, lui-même jeté dans la mare, pour la plus grande joie des tritons et rainettes. Si Linda veut aller danser en boîte, elle devra opter pour le nu très authentique.

C'était hier.

Ce samedi midi, sur mon ordre, les chiens sentinelles se sont postés devant les deux accès de la Bauge, porte Est et porte Ouest. Mes malinois n'ayant rien mangé depuis deux jours, leurs crocs se dévoilent avec une facilité insolente.

À dix-sept heures trente, j'ai passé en revue les forces en présence. Cléo au rapport a pointé le silence suspect de Linda, laquelle n'a émis qu'une lourde respiration quand, manu militari, je l'ai conduite et enfermée dans sa chambre aux allures de cellule.

Mon fusil chargé à la chevrotine, tous feux éteints derrière les vitres à vingt-et-une heures, je suis sortie garder la Bauge.

Le malinois de la porte Ouest gronde. J'écrase ma clope, m'extirpe de mon repos boueux, cours vers le mirador, me hisse. Sous la lune vive, je distingue la forme carrossée d'une voiture garée en contrebas. Manœuvre des blindés. Deux dragons sortent du véhicule puis attendent, tournés vers mes positions. Je me précipite, soupçonne une brèche dans le siège.

Façade est, Linda tente la descente en rappel depuis la fenêtre de sa chambre. Elle ne porte que sa nuisette rose pâle et, pendant que je regarde ses pieds nus s'emberlificoter dans les plis de sa corde-drap, je songe qu'elle va souffrir du froid et, lorsque je lève mon fusil, vise et tire pour l'effrayer, seulement pour la contraindre à regagner son trou dans la Bauge elle sursaute, lâche le drap et tombe comme une rose désarticulée au vent salaud, son cri étonné couvert par le mien.

Ô ma douceur, petite danse barbare, ne savais-tu pas que les marçassins ne volent pas !

Les jambes de Linda disloquées, sa raison comme évadée, poupée mutique elle gît dans sa chambre aux volets bardés de planches. Les samedis soir peuvent défiler, je suis tranquille, ma garde momentanément détendue, car mon aînée ne dansera plus ni ne conduira jamais hors de la Bauge.

Alors bien sûr, Cléo grandit. La renarde Cléo, encore insensible aux sirènes des Polo TDI du samedi, mais si l'envie lui prenait de les écouter, ces sirènes hâbleuses, la sanglière relèverait sa hure et le défi.

Elle en grogne déjà. Elle est une veille éternelle.





Médiathèque Jacques-Baumel

**15-21 boulevard Foch
92500 Rueil-Malmaison**

**Téléphone 01 47 14 54 54
www.mediatheque-rueilmalmaison.fr**

**Retrouvez le prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr/>**